

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Cette année-ci, comme les autres années, une partie de la population parisienne déserte sa ville pour se rendre à la campagne ou aux bains de mer, obéissant en cela beaucoup plus aux exigences du calendrier qu'aux véritables convenances de la saison. Il est vrai que, comme à l'ordinaire aussi, une population nouvelle arrive de la province et de l'étranger, et comble en apparence le vide qu'ont laissé les fugitifs. Mais c'est pour ceux qui partent qu'avaient été trouvés les plus féeriques créations de la mode, aussi ne remarque-t-on sur la plupart des personnes que l'on rencontre, que des costumes assez ordinaires, lors même qu'ils ne sont pas grotesques.

Il est quelques solennités, cependant, qui ont le privilège de grouper toutes les élégances et de réunir dans un public nombreux les grâces de la distinction et les merveilles de la parure. Parmi ces solennités il faut citer surtout les mariages qui se célèbrent en grand nombre à cette époque de l'année. Notre collaborateur, M. Xavier Eyma, a parlé à nos lectrices de plusieurs de ceux dont la presse s'est occupée depuis quelque temps. Au nombre des plus importants était celui de mademoiselle Mirès avec le prince G. de Polignac : aussi n'en voulons-nous parler qu'au point de vue de ce qui concerne notre spécialité, c'est-à-dire la toilette des deux mariés et celles de quelques-unes des assistantes.

Mademoiselle Mirès avait une robe toute en dentelle du dessin le plus riche, et M. de Polignac portait l'habit bleu à boutons de métal et le pantalon gris, adoptés depuis quelques années par les jeunes gens du grand monde pour les cérémonies de mariage.

À ce mariage et à celui de mademoiselle Thys, célébré le 12 juin à l'église de la Trinité, on a admiré de ravissantes toilettes. L'une se composait d'une robe de taffetas vert Isly à six volants, surmontés chacun d'un bouillonné, à manches foncées demi-larges et terminées par une ruche au poignet, d'un mantelet écharpe de taffetas blanc recouvert de guipure noire, d'un chapeau de paille de riz orné de velours noir et de larges paquerettes blanches, de gants paille et de bottines de soie noire.

Une autre, d'une robe de taffetas bleu turquoise à neuf petits volants rouleautés de pareil, d'un châle de dentelle noire et d'un chapeau de paille de riz, orné en dessus et en dessous de branches de lilas blanc.

Une autre encore, d'une robe de gaze de Chambéry fond blanc à dessins Pompadour, ornée d'un grand volant surmonté de trois plus petits volants et d'une tête, d'un mantelet de mousseline blanche à bouillons avec transparent de ruban lilas, et d'un chapeau de tulle blanc brodé, orné en dessus et en dessous de la passe de deux apprêts de feuilles de lierre mélangées à des touffes de violettes de Nice.

Il y avait aussi plusieurs robes de barège grenadine fond grisaille à bouquets brodés, soit verts, soit marguerite des Alpes, à sept volants festonnés de pareil et le châle double assorti; des robes de barège chiné gris à semé de larges feuilles ponceau ou vert; des mantelets de mousseline très délicatement brodés, quelques casaques lisérées de blanc à pélerines de guipure ou de dentelle, et des costumes complets, robe et casaque ou robe et écharpe pareilles, ce qui est surtout très convenable pour les jeunes filles.

Pour le matin on porte beaucoup de robes de poil de chèvre ou de piqué blanc ou nankin.

Pour les toilettes plus parées, les taffetas unis ou brochés, les gazes de Smyrne, les grenadines, les mousselines de soie, les mousselines pointes, la mousseline blanche unie ou brodée.

Les petits volants, soit jusqu'au haut de la jupe, soit seulement jusqu'au genou, sont toujours l'ornement préféré pour les robes. On borde souvent ces volants de biais ou de ruches d'une couleur différente de celle du fond de l'étoffe, et on les entremêle de bouillonnés. Les corsages se font presque tous à ceinture, et cette ceinture se fait d'un large ruban de la même couleur que ces biais ou que ces ruches.

Comme lingerie on voit toujours des petits bonnets arrondis de mousseline ou de guipure, des cols et des manches plats à petites pattes brodées croisées l'une sur l'autre et fixées par un large bouton, des manches de tulle ou de mousseline bouillonnées à volants de dentelle et à transparents de ruban, des chemisettes plissées, des zouaves et des fichus brodés ou à médaillons de dentelle, et des peignoirs en forme de paletot festonnés tout autour ou bordés d'une petite dentelle.

On fait de délicieux châles de fantaisie en cachemire vert, rouge ou bleu, à bordures brodées, qui rappellent les stella en les rajeunissant. Pour les châles plus sérieux, le blanc et le noir sont les couleurs les plus adoptées; le noir avec les toilettes simples, le blanc pour les toilettes parées. Le *Persan*, rue de Richelieu, 74, est toujours le magasin d'élite auquel on demande de préférence ce magnifique vêtement qui ne peut manquer dans le trousseau

d'une femme du monde et qui entre en plusieurs éditions dans toutes les riches corbeilles.

Les volants de dentelle de Cambrai et la pointe de *lama* sont de même des articles indispensables d'une corbeille de mariage. En cette saison, ces pointes ont surtout un immense succès auprès de toutes les femmes à la fois distinguées et économes. Elles peuvent se mettre sur presque toutes les toilettes qu'elles complètent en leur donnant de l'élégance. Elles sont d'un prix raisonnable pour les budgets les plus modestes, elles drapent avantageusement la taille, sont d'un tissu solide et régulier, et offrent des dessins aussi savants et aussi variés que ceux de la dentelle de Chantilly. On ne saurait donc sans ingratitude se dispenser d'adresser des remerciements et des félicitations à la maison *Ferguson et Cie*, rue des Jeuneurs, 40, qui a inventé et, à plusieurs reprises, perfectionné ces belles dentelles. Les produits de sa fabrique, qu'il faut bien se garder de confondre avec certaines grossières imitations auxquelles on a donné leur nom, se trouvent dans la plupart des magasins de nouveautés les plus renommés de Paris.

Il se fait depuis quelque temps un genre de broderie très remarquable et d'un effet prestigieux. Ce sont des fleurs en relief sur un fond de broderie ordinaire extrêmement soignée. Ainsi la maison de commission *Lassalle et Cie*, rue Louis-le-Grand, 37, avait réuni dernièrement une certaine quantité de ces broderies pour un trousseau qu'elle avait été chargée de fournir tout entier, ainsi que cela lui arrive si souvent. Parmi ces broderies qui, lorsqu'elles ont été blanchies, se relèvent au moyen d'un petit instrument fabriqué tout exprès, nous avons admiré principalement une parure, col et manches, dont le dessin consistait en des guirlandes de roses dont les feuilles étaient exécutées au plumetis avec jours, et les fleurs par le procédé nouveau, et un mouchoir richement garni de malines qui était entouré d'un cordon d'épis et de myosotis dont les petites étoiles seules étaient en relief.

Au milieu de mille autres merveilles de tous genres, la maison de commission *Lassalle et Cie* avait envoyé en même temps à la même personne, une parure complète, c'est-à-dire comprenant l'agrafe de ceinture, la broche, les boucles d'oreilles, le peigne, les bracelets et les boutons de manchettes d'or émaillé, style byzantin d'un très beau travail.

La délicieuse coiffure et le bouquet de cette mariée, en acacia et fleurs d'ofanger, avaient été fournis par madame *Petit-Perrot*. Cette véritable artiste, d'un goût si délicat, compose maintenant pour le bal des coiffures qui ne sont en quelque sorte que des diadèmes un peu élevés sur le front, et s'arrêtant de chaque côté sous les larges coques de cheveux habilement disposés au-dessus du cou. Ce genre de coiffure sied à ravir et accompagne parfaitement la figure en faisant ressortir toute la splendeur des belles chevelures.

Les garnitures de chapeaux de madame *Petit-Perrot* ne sont pas moins jolies et distinguées que ses parures de bal. Ses apprêts de feuilles toutes vertes, comme le cresson, le lierre, le tilleul, continuent à avoir un très grand succès. On les place en dessus de la passe, et on

les accompagne d'un bandeau semblable en forme de croissant que l'on pose sur le front. Nous avons vu sur quelques jeunes filles, auxquelles cela seyait parfaitement, ce bandeau un peu élevé composé de fleurs telles que des marguerites ou des roses posées sur une bande de velours roide. Des touffes de fleurs entremêlées au feuillage font un ornement non moins gracieux, si ce n'est un peu moins original. Les violettes mêlées au lierre plaisent d'une manière toute particulière. On remplace aussi les touffes de fleurs par des groupes de fruits. On entoure beaucoup aussi toute la passe du chapeau en dessus ou en dessous, d'une guirlande de fleurs ou de fruits entremêlés de feuillage, ou bien on met sur le côté un nœud de fleurs en plumes, une branche de fruits ou une touffe de fleurs.

Nulle mieux que madame *Plé-Horain*, rue de Grammont, 27, ne sait varier les dispositions de ses ornements et communiquer à ses modes un cachet de grâce et de distinction aussi éloigné de la banalité que de la prétention. Chacune de nos visites à ses élégants magasins est pour nous la source d'agréables surprises, car nous rencontrons chaque fois dans ses modèles des combinaisons imprévues et toujours heureuses.

Nous citerons pour exemple :

Une paille de riz cousue à bavolet de taffetas noir froncé, bordé de crêpe blanc et d'une petite blonde qui recouvre un liséré de velours ponceau, ornée tout autour de la passe en dessus, d'une guirlande de fruits de sorbier avec ses feuilles. Cette guirlande descend jusqu'au-dessus du bavolet, et sur le front une petite guirlande pareille semble rejoindre celle du dessus. Les brides sont de taffetas blanc.

Un chapeau de tulle-malines un peu froncé à deux plumes blanches posées un peu en arrière, et une guirlande de roses encadrant tout le dessous.

Un bord de paille de riz a un fond de crêpe vert, une barbe de Chantilly nouée en dessus, un bavolet de paille de riz au-dessus duquel retombent les deux bouts de la barbe de dentelle. Le dessous de la passe, liséré de vert, est garni d'un bandeau-diadème de pensées et de fruits noirs. Les brides sont vertes.

Une paille de riz cousue à une traverse de ruban noir qui rejoint le bavolet de taffetas blanc. Sur le milieu de cette traverse est une double dentelle noire froncée en médaillon ovale dont le milieu est marqué par une rangée de roses. Les brides sont blanches, et sur le front est une petite touffe de roses.

Un fond de paille de riz a un bord clair entouré d'une bande de paille de riz. Sur la partie claire est un nœud de dentelle. Le bavolet de tulle, bordé d'une bande de paille de riz, est recouvert d'une blonde riche à double bordure. Le dessous est composé de larges pensées entremêlées de blonde, autour desquelles s'enroule un ruban de paille de riz. Les brides, très larges et très longues, sont brodées de lozanges noirs et pailles.

Un chapeau de crêpe blanc tendu à une bride noire, des choux de blonde blanche, des chrysanthèmes, marguerite des Alpes en dessus, et un dessous assorti.

Un chapeau de crin blanc a, en dessous, une dentelle noire coquillée retombant de chaque côté jusqu'au ba-

en l'absence de l'écrit, on se
voit en le lire. On ne
peut donc se fier à la parole
d'un homme, si elle n'est
confirmée par l'écrit. C'est
pourquoi les hommes de bien
ont toujours écrit leurs
actions, et ont voulu que
leurs paroles fussent
écrites. C'est ce qui a
fait que les livres sont
devenus si précieux, et
qu'on les a si chèrement
achetés. On ne peut
plus aujourd'hui se
passer de livres, et on
en a besoin pour tout
ce qu'on veut faire.
C'est pourquoi les
hommes de bien ont
toujours écrit leurs
actions, et ont voulu
que leurs paroles
fussent écrites. C'est
ce qui a fait que les
livres sont devenus
si précieux, et qu'on
les a si chèrement
achetés. On ne peut
plus aujourd'hui se
passer de livres, et
on en a besoin pour
tout ce qu'on veut
faire.

volet. Le milieu de cette dentelle semble être retenu par un anneau de velours ponceau. Au-dessus du bavolet de blonde, une bande de velours pareil est retenue, de chaque côté et au milieu, par des boules de jais avec pendeloques. Le dessous est de fruits noirs et rouges.

Une capote de crêpe vert coulissé en long a, sur la passe, une ruche découpée, une bride noire, nouée sur un petit voile de dentelle noire qui recouvre le bavolet de taffetas; sur le front un petit nid de blonde, et de chaque côté des coques de ruban noir et vert.

Un chapeau rond de paille d'Italie est garni, de chaque côté, de larges boucles de velours d'où retombent de très longs bouts. Tout le bord est entouré d'une très haute dentelle noire.

De très gentils et légers petits bonnets sont tout en tulle avec de larges barbes simplement ourlées.

Et une coiffure du meilleur goût se compose d'une torsade de ruban noir nouée sur le côté droit, et de choux de dentelle posés irrégulièrement et entremêlés de touffes de bluets clairs et de coques de ruban noir.

En présence des falsifications nombreuses constatées chaque jour dans les matières alimentaires débitées dans le commerce, on est saisi d'effroi à la pensée des dangereuses perturbations qui doivent résulter dans la santé publique, de l'absorption de ces produits frauduleux ou avariés.

Les cosmétiques, les savons, les objets de parfumerie, en un mot, ont sur l'économie une influence non moins positive, quoique moins directe sans doute. Il est donc tout aussi indispensable de rechercher la bonne et sincère qualité des objets de parfumerie que l'on emploie pour la toilette, que celle des comestibles, destinés à la nourriture. La garantie la plus sérieuse que l'on puisse avoir de cette bonne qualité est l'honorabilité reconnue et la science éclairée du fabricant auquel on s'adresse. La marque de fabrique adoptée par les maisons les plus renommées vient ajouter une sécurité de plus pour les consommateurs.

Celle de la maison *Violet* représente une abeille, avec cette légende : *A la reine des abeilles.*

La lotion rafraîchissante pour la toilette des dames, à laquelle la maison *Violet* a donné le nom de *rosée des abeilles*, un des produits les plus nouveaux de sa fabrication, a déjà atteint un succès qui promet d'égaliser celui de ses créations antérieures, telles que le *savon de Thridace*, la *crème Lavallière*, la *crème froide mousseuse*, l'*eau de beauté* et la *poudre de riz rosée de S. M. l'Impératrice*.

Le savon au baume de violette, qui offre une difficulté vaincue, est le plus agréable dont puissent se servir les mains mignonnes et aristocratiques.

Le *baume de violette* est une pommade exquise pour l'entretien de la chevelure, et aucun parfum ne répand autour de lui des émanations plus suaves et plus bienfaisantes que les *gouttes de violettes d'Italie*.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 603.

TOILETTES DE PROMENADE. — Chapeau de paille belge orné d'une bride noire et d'une écharpe de taffetas vert enlacée en nœud plat. A chaque bout de l'écharpe est un plissé de dentelle noire.

Le bavolet est de taffetas vert avec une tête de taffetas noir. Sous la passe il y a, à gauche, un nœud écharpe de taffetas vert. Le bandeau est composé de bouquets de violettes de Parme, mêlés à une ruche de blonde.

Brides vertes n° 30.

Robe-sarreau de taffetas vert, ornée de boutons et de pattes de moire antique verte, entourés d'un petit velours noir.

Le corsage est sans plis ni ornement; il y a deux pinces de chaque côté qui viennent se rejoindre, et sous lesquelles commence le premier pli, crevé en dessous, de la jupe.

Tout le devant est garni de boutons assez grands, mais en diminutif à la taille. Ces boutons sont de moire verte et sont entourés d'un petit velours noir.

La manche est à coude, elle est demi-large, de manière à ne pas serrer au bras.

Un froncé de taffetas à fronces plates garnit la couture de derrière et le bas de la manche. Il est retenu de distance en distance par des pattes de moire verte bordées d'un petit velours noir. Ces pattes ont une extrémité légèrement pointue.

La partie froncée a 5 centimètres de largeur, les pattes ont 3 centimètres de largeur et 6 de longueur.

La manche ne descend qu'à 10 centimètres du poignet.

Le bas de la jupe, entouré sur 15 centimètres de hauteur par un froncé, retenu de 10 en 10 centimètres par des pattes longues de 17 centimètres et larges de 5.

A la manche, les parties froncées sont faites à part et par morceaux posés de manière que les pattes cachent les intervalles et paraissent retenir les fronces.

Au bas de la jupe, au contraire, les fronces sont prises dans l'étoffe même. On taille les lés de la jupe de 30 centimètres trop longs. On les taillade de 10 en 10 centimètres. On relève en fronces chaque partie et on cache les intervalles par les pattes de moire.

Col rabattu à *brisure* de batiste de Hollande.

La manche de dessous, en pareille batiste, forme un bouffant avec poignet à revers assorti au col.

Chapeau de paille de riz cousue, orné de ruban de taffetas noir, de taffetas blanc, de dentelle noire, de roses et de blonde.

Sur le chapeau est un coquillé de dentelle noire qui entoure trois belles roses. Une bride de ruban noir entoure le chapeau. Le bavolet est de taffetas blanc avec un volant à tête.

Sous la passe est un bandeau composé d'une rose entourée de dentelle noire, avec deux bouts de ruban noir et une ruche de blonde blanche.

Tour de figure de blonde ruchée.

Brides de taffetas blanc n° 30.

Robe de grenadine fond blanc à mille carreaux lilas, avec semis pompadour, ornée de ruche de taffetas lilas et de taffetas blanc.

Corsage décolleté, légèrement froncé à la taille.

Taille ronde à ceinture, à nœud et à bouts de ruban pompadour n° 60.

Une petite pèlerine-fichu est rapportée sur le corsage; elle croise devant sous la ceinture.

Cette pèlerine est entourée par une ruche lilas de taffetas découpé large de 4 centimètres, avec une ruche de taffetas blanc large de 2 centimètres, posée dans le milieu de l'autre.

La manche est très large derrière. Elle se compose d'un bouillon à l'épaule, puis d'un gros et ample bouffant bien tombant derrière, et retenue dans un poignet recouvert d'une ruche comme celles de la poitrine. Ce poignet ne serre pas le bras.

Une petite ruche est posée en long sur la couture de la manche qui la relève en fronces à la saignée.

Le bas de la jupe est garni par des volants de 10 centimètres, ayant chacun, au bas, une ruche de 4 centimètres comme celle du corsage.

Une petite ruche de 2 centimètres forme tête au premier volant.

Une ruche lilas et blanc borde un côté des pans de la ceinture.

Courrier de Paris.

Bêtes et gens sont arrivés à Paris par pleins convois de chemins de fer : les bêtes pour se faire voir, les gens pour voir les bêtes et pour se montrer un peu. Les bêtes se sont dirigées ou plutôt ont été conduites aux Champs-Élysées où on leur a ménagé une magnifique hospitalité ; les gens ont fondu comme grêle sur tous les hôtels de la capitale, que c'en est une joie pour ceux-ci ! Si bien que sur les boulevards, aux Champs-Élysées, dans les grandes artères de circulation, on a rencontré, tous ces jours-ci, des bœufs et des moutons en charrettes, et des étrangers et des provinciaux à pied, le nez en l'air et l'ébahissement sur le visage.

Les étrangers et les provinciaux ne sont pas plus difficiles à reconnaître à Paris que les moutons et les bœufs. Les hommes se manifestent par leur verbe haut, par des allures cavalières qu'ils n'ont pas, à coup sûr, dans la petite ville où ils ne trônent peut-être point. Les femmes se trahissent par d'excentriques toilettes, qui n'ont que le tort de manquer totalement d'originalité. Ou elles se livrent aux excès d'un négligé par trop incorrect, ou bien elles adoptent tout ce qu'elles aperçoivent aux vitrines des marchands sans goût qui profitent de l'aubaine pour écouler tout ce dont le Paris honnête, policé, bien élevé, ne veut plus, si même jamais il en a voulu ! Les plus honnêtes et les plus modestes femmes de la province, ou de Saint-Petersbourg, ou de Londres, ou de Stockholm, qui sont, comme on dit, à cheval sur les règles de la convenance, de la décence et de la bonne tenue dans leur monde et dans leur cercle natal, semblent se permettre à Paris des licences de mauvais goût et de toilettes déplorables, qu'elles toléreraient à peine chez leurs femmes de chambre à V... ou à R..., ou toute autre ville de nos départements. Après cela, si elles y trouvent leur plaisir passager, pourquoi nous y opposer ?

Au fait, elles peuvent bien penser que Paris est déserté par ses Naturels à cette époque ; qu'elles y arrivent en pays de conquête ; qu'elles y peuvent bien oser tout ce qui leur passe par la tête. Et pourquoi pas ? C'est la revanche de l'autre partie qui se joue quand une Parisienne de naissance ou naturalisée s'en va faire un tour en province ou dans quelque ville étrangère. Il faut voir comme elle s'y impose ! Comme elle prend, elle aussi, un verbe haut et tranchant, et quelles moues dédaigneuses ! et quelles

victoires faciles ! J'ai rencontré parfois, dans certaines petites villes, de ces échappées de Paris. Modestes et pleines de retenue, et même timides ici, elles se grandissaient là-bas de cent coudées ; elles étaient tout vanité, tout orgueil, tout caprice ; elles devenaient tapageuses de langue et tapageuses de toilettes, sabrant par ci, sabrant par là ; portant dans les plis de leurs robes Paris tout entier, le Paris des beaux-arts, des belles-lettres, de l'intelligence, de la musique, de l'esprit, des fines causeries, où, disent-elles, elles font et la mode et le ton ; où le flou-flou de leurs étoffes de soie tient en éveil tous les grands politiques et tous les grands artistes ! Elles avaient enfin le mors aux dents qu'il n'était plus possible de les retenir. Et comme j'ai vu de ces provinciales de bon sens les écoutant d'un air en apparence naïf et se disant tout bas : « Que tout cela est bien de la gloserie ! Et comme nous te revaudrons cela à la première occasion ! » Cette première occasion est un voyage à Paris où la provinciale rapporte, comme pour s'en vouloir débarrasser à tout jamais, cette poussière de mauvais goût, ce ton intolérable et ces façons de clinquant dont on les a voulu humilier. Et que c'est bien fait ! Mais voilà l'écueil : c'est qu'il n'y a plus personne à Paris pour assister à la représentation de cette comédie que les provinciales et les étrangères sont réduites à jouer pour elles-mêmes et entre elles. Le châtement et les représailles n'atteignent pas à leur but, et il ne reste pour y assister que ceux à qui ces choses-là sont indifférentes, ou qui ont du penchant à les critiquer et à s'en rire !

Un chroniqueur qui porte un double nom célèbre, ce qui est toujours un très lourd poids, même quand l'esprit a les épaules très carrées, s'écriait dernièrement : « Vous qui êtes à la campagne, donnez-moi donc des nouvelles de Paris ! » C'est un paradoxe. Paris a toujours des nouvelles à donner à la campagne et à la province ; en ce moment l'exposition des animaux n'est-elle pas matière à causer dix colonnes de feuilleton durant, si l'on voulait s'y laisser aller ? Car les plus exposées ne sont pas les pauvres bêtes qu'on regarde et qui vous le rendent bien ! Tout autour de ces stalles, il y a spectacle pour qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Et les grandes fêtes dont Paris a seul le mystère ; comme celle du 14 en l'honneur de l'annexion de la Savoie et de Nice, que la France a absorbées comme une banlieue de ses frontières !

Donc le jeudi 14 a été une journée de revue où l'armée et la garde nationale ont défilé devant l'Empereur, l'armée toute médaillée et encore palpitante des glorieuses campagnes de Crimée et d'Italie ; la garde nationale, casques en tête, c'est-à-dire pompiers en tête ; car la garde nationale de l'ex-banlieue ne marche jamais sans ses pompiers, qui persistent toujours à porter des casques beaucoup trop grands pour les têtes qu'ils sont chargés d'abriter. Le soir il y a eu des illuminations splendides. Comme l'arrangement des fleurs et le jardinage sont devenus un art véritable à Paris, les illuminations ont fait un progrès notable, grâce surtout au gaz. Tous les édifices publics où l'on peut accumuler des masses de cette lumière avaient un aspect féerique dans la soirée du 14. Je signalerai particulièrement les abords de l'arc de triomphe de

l'Étoile où des torches de gaz produisaient un effet merveilleux.

Nota bene : La journée s'est passée sans pluie ; ce qui est rare à noter cette année, car nous en sommes toujours aux giboulées de mars. C'est une question de patience, disent les philosophes à qui tout est indifférent. Le beau temps et la chaleur nous sont dus ; ils viendront l'un et l'autre, tôt ou tard, et quand ils seront venus, il n'y aura pas assez de notes aiguës dans la gamme des plaintes pour s'écrier : « Dieu ! qu'il fait donc chaud ! Comme un peu de pluie ferait du bien ! » Comme ces philosophes-là me paraissent bien connaître le degré de résignation du genre humain !

Je suis obligé de revenir sur le mariage de mademoiselle Mirès et de M. le prince de Polignac, pour vous dire que la messe qui a été chantée à cette mémorable cérémonie est l'œuvre d'un frère du prince. Simple renseignement. A propos de mariage, je vous annonce celui d'un homme qui a fait du bruit en sa vie : le célèbre pianiste Liszt épouse la princesse Wittgenstein. Je ne sais pas si M. Liszt composera lui-même la messe de son mariage ; mais je ne puis pas me défendre d'ajouter que la messe composée par M. Edmond de Polignac a été chantée par des artistes de l'Opéra, et je laisse le *Journal des Débats* responsable de ce jugement qu'il a porté sur cette composition : « A la beauté sévère du style mélodique, dit ce journal, à la clarté des combinaisons harmoniques et de l'instrumentation, la plupart des auditeurs ont dû prendre cette messe pour l'œuvre de quelque maître en renom. » Pourquoi M. Edmond de Polignac ne serait-il pas un grand compositeur ? Rien ne s'y oppose, pas même l'illustration de sa naissance. Ce n'est pas descendre que d'écrire de la belle et savante musique ; au contraire !

Puisqu'il s'agit de musique, je vous annoncerai qu'une commission a été nommée pour examiner le difficile problème de l'emplacement de l'Opéra. Cette commission, composée de MM. Chais-d'Est-Ange, président, Caristie, architecte, Cornudet, Eugène Scribe, Vavin, L. Véron, Denière, me semble ou ne peut plus compétente pour résoudre cette question. Enfin et pour finir il est décidé que l'on va construire un nouveau théâtre sur l'un des côtés du square des Arts-et-Métiers, et qui portera le nom de *Théâtre du Prince-Impérial*. Qui sera le directeur de ce théâtre ; quel genre exploitera-t-il ? C'est ce que l'on ignore encore. Je devrais le savoir, répondez-vous. C'est possible ! Mais ce que je puis vous dire, c'est que la salle sera construite sur un plan tout à fait nouveau et dans les meilleures conditions de salubrité, d'aération, de perspective, de sonorité, d'éclairage et de circulation large et facile. N'y jouera-t-on que de bonnes pièces ; voilà ce qu'il m'est impossible de vous garantir. Il ne faut pas être trop exigeant. Le public n'aurait-il que les mêmes œuvres qu'on lui sert ailleurs aujourd'hui, qu'il aura du moins l'avantage d'une salle commode. Ce sera déjà quelque chose, puisqu'on ne peut pas tout avoir.

X. EYMA.

MÉLANGES.

Bade peut se vanter d'avoir donné ces jours-ci, dans ses murs, l'hospitalité à plus de têtes couronnées qu'il ne s'en est jamais rencontré réunies sur un seul point. Il y aurait de quoi rendre une ville à jamais célèbre. Voici la liste exacte des souverains et princes couronnés qui se sont assis au déjeuner donné au Vieux Château, autour de la même table. L'Empereur des Français, le prince régent et la princesse de Prusse, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, les rois de Wurtemberg, de Bavière, de Saxe, de Hanovre, le grand-duc de Hesse-Darmstadt, le grand-duc de Saxe-Weimar, le duc de Nassau, le duc de Saxe-Cobourg, le prince et la princesse de Hohenzollern, la princesse Marie de Bade, duchesse d'Hamilton, le prince et la princesse de Fürstemberg.

Pendant leur séjour à Bade tous ces rois et princes ont vécu sur le pied de la plus grande courtoisie. En outre du déjeuner qui leur avait été offert par le grand-duc de Bade au Vieux-Château, les augustes hôtes se sont trouvés réunis de nouveau à dîner, et le dimanche soir il y a eu un thé princier chez la duchesse d'Hamilton, au Pavillon.

Le frère de l'empereur du Maroc est arrivé à Paris accompagné d'un ambassadeur et d'une suite de quinze personnes. Ces nouveaux et illustres hôtes de la capitale ont débarqué à Marseille. Le gouvernement de la France avait mis à leur disposition une frégate de soixante canons, la *Foudre*, qui les a transportés à Marseille.

Il vient de mourir à Tunis, à l'âge de cent dix ans, et à la suite d'une courte maladie, un scheik nommé Ben Moloka. Son admirable conduite, sa sollicitude pour la classe indigente, le faisaient considérer comme un être au-dessus de l'humanité. Entre autres dispositions immensément charitables, il a laissé 400 000 piastres (80 000 francs) de rente annuelle pour être distribuées aux pauvres de Tunis.

M. de Lamartine, l'illustre poète, est très malade en ce moment. Il est envahi par une douloureuse affection qui rend pour lui tout mouvement, tout travail impossibles. C'est un rhumatisme articulaire qui s'est emparé de tous ses membres et lui fait éprouver d'intolérables souffrances. Le poète a cessé ses travaux littéraires, et il est à craindre que cette pénible situation ne soit d'une assez longue durée. Il ne faut pas oublier que M. de Lamartine est aujourd'hui dans sa soixante-dixième année, et que depuis quelque temps il mène une existence de labeurs que ne voudrait pas accepter un homme dans la force de l'âge et de la santé.

Roger, qui est de retour à Paris, après une longue suite de représentations dans les principales villes du Midi, a signé un engagement pour Bade, où il doit chanter prochainement, avec madame Miolan-Carvalho, un opéra inédit de Gounod.

Pierre OBEY.

L'ÉCHEVEAU DE LAINE.

(Voyez le numéro précédent.)

— Eh ! bon Dieu ! cher vicomte, fit madame de Loclé en se levant et en allant droit à lui, revenez-vous de votre propre enterrement ?

— Plût à Dieu que cela fût, madame !

— Expliquez-vous donc, je vous prie.

— De quel nom, s'il vous plaît, marquise, appelle-t-on un homme qui joue un rôle pareil à celui dont vous m'avez affublé ?

La marquise pâlit et craignit que tout ne fût perdu du côté de Florac.

— Pardon ! fit-elle, je vous ai adressé une question et vous me répondez par une autre question. C'est juste comme si vous me tourniez le dos pour me mieux voir.

Florac parut faire un suprême effort sur lui-même, puis s'avançant vers madame de Loclé :

— Eh bien ! s'écria-t-il d'une voix sourde, puisqu'il faut vous parler franc, je suis d'une humeur massacrante, parce que vous me faites jour un rôle de niais, de sot, de...

— Que vous est-il donc arrivé ? demanda vivement la marquise.

— Il m'est arrivé... il m'est arrivé... morbleu ! j'en bous de colère.

— Avez-vous vu madame de Mentelles et Louise ?

— Oui.

— Que vous a dit la comtesse ?

— Elle m'a ri au nez.

— Et Louise ?

— Elle a voulu m'arracher les yeux.

Madame de Loclé ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, riez, riez, reprit le vicomte, vous devez être satisfaite. Je comprends tout maintenant, vous n'aviez d'autre but que de m'éloigner d'ici ; et pendant que, lancé par vous, je tombais de Carybde en Scylla, des sarcasmes de la comtesse aux fureurs de sa fille, vous...

— Moi, répliqua la marquise avec un admirable sang-froid, je gagnais la moitié de la victoire dont vous avez perdu l'autre moitié par maladresse, je gage.

— Oh ! je sais bien que mes chutes de là-bas font vos succès ici.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de vous, Florac. Voyons, qu'avez-vous fait ?

Le vicomte était évidemment fasciné par l'empire que la marquise exerçait sur lui ; il avait foi en elle, et tout en voulant se révolter contre sa domination, il sentait le besoin de la subir.

— C'est me contraindre, fit-il d'un air résigné, à

boire de nouveau le calice ; mais, puisque vous le voulez...

— Voyons, parlez.

— Eh bien ! dit-il d'un ton de satisfaction, eh bien ! en y mettant toute l'adresse possible, je commençai par persifler le chevalier.

— Ce n'est déjà pas mal.

— Puis je déclarai ouvertement sa trahison.

— Très bien.

— Je parlai, sans ménagement, de la passion qu'il affiche pour vous.

— Parfait !

— De vos... faiblesses pour lui.

— Y avez-vous mis de la modération au moins ?

— Je me suis arrêté, je crois, où il fallait. Et c'est à ce moment-là que Louise voulut m'arracher les yeux.

— A merveille alors ! pour que la jeune fille en arrivât à ces extrémités, il a fallu que vous soyez admirablement éloquent. Cela vous fait honneur.

— Non, jamais lionne en fureur n'a poussé des rugissements pareils à ceux de Louise. Elle m'a traité d'imposteur, m'assurant que deux heures auparavant M. de Rainville lui avait juré qu'il l'adorait.

Ceci donna à penser à la marquise, et elle se demanda si le chevalier avait fait ce serment à Louise avant ou après qu'elle lui eût parlé de Florac.

— Mais que faisait la comtesse pendant ce temps ?

— Elle s'efforçait de calmer sa fille. Et ce qui m'étonna, c'est qu'elle paraissait prendre la chose assez gaiement, elle, et sans trop de souci. Louise, après m'avoir accusé d'être un traître, ou vous une coquette, me montra du doigt le chemin de la porte. Je sentis dès lors que vous m'aviez fait jouer un singulier rôle.

— Dont vous ne comprenez pas le premier mot.

— Ah ! c'est par trop fort ! s'écria le vicomte exaspéré, et dans mon indignation je viens vous dire...

— Que je suis une coquette, n'est-ce pas ?

— Oui ; à moins que je ne sois un niais, moi.

Florac était bouillant de colère. La comtesse lui montra un siège à ses côtés, et lui dit :

— Venez, mon cher vicomte, que je vous prouve que vous n'êtes toujours qu'un écolier... incorrigible.

— Ma foi ! répliqua Florac en hésitant à s'asseoir, vos leçons me coûtent si cher que je préfère rester ignorant dans l'art que vous enseignez si bien.

— Alors, dit froidement la marquise, vous renoncez à l'amour, à la main, à la fortune de Louise ?

— Par pitié, madame, n'ajoutez pas l'ironie à la mystification.

Les deux acteurs de cette scène restèrent un mo-

à la croisée, et
— Vous pour
marquise ?
Un lappin
maignons
Madame de
sion n'avait
tonime l'homme
saisi.

l'existence
cieuse, plus
Je me sentir
cieux portait
la force, ne
couleurs ni
pincettes d'
filobusantes,
de madame
une vive émo
couvrir sa vi
corps. Finiss
frayer, de se
laquelle elle
milieu du sal
tenance que
appuyé sa ma
ce qui permet
de se dévelop
droite elle fin
ques dentelle
s'avance vers
— Venez de
elle la condan
ses côtés.
L'index
marquise lui
le courage de
d'une voix tre
grande dignité
— Madame,
quelques instan
se présenter.
— C'est un
couler un per
En prononça
tannes, la mar
les mains de L
dans cette car
— Non, ven
faire ses adieu
— Vos adie
quétade.

ment muets; Florac fort embarrassé de sa personne, madame de Loclé très pensive. Elle avait même pâli. On devinait qu'il se livrait en elle une sorte de combat. Elle était en proie, en effet, au remords d'avoir attiré dans cette tempête une jeune fille naïve, aimante, et sur le front de laquelle elle se trouvait obligée d'appeler le souci et la douleur. En même temps elle se sentait trop engagée pour reculer, et elle calma ses épouvantes en se disant : Il le faut cependant ! Et, retirant de la corbeille la lettre de M. de Rainville, elle la tendit à Florac.

— Qu'est-ce? demanda le vicomte.

— Une lettre que je vous prie de lire.

Florac parcourut lentement le billet, et il s'écria tout ébahi :

— Mais cela est aussi clair et précis que brûlant et passionné.

— Vous avez vu la signature?

— Parfaitement.

— Et vous devinez à qui est adressée cette lettre?

— A vous, marquise.

— Eh bien! j'ajouterai maintenant que le chevalier soupe avec moi ce soir.

— Impossible! il s'est engagé chez la comtesse.

— Je ne dis pas non; mais il soupera avec moi.

— Mais au fait, demanda Florac un peu revenu de son étonnement, que prouvent ce billet et ce souper?

— Cela prouve, répliqua la marquise en se levant majestueusement, cela prouve que le chevalier est tout entier à moi, que la place auprès de Louise est libre, que les serments que lui a faits M. de Rainville ne signifient rien... Vous n'avez pas compris que les larmes, les emportements, la jalousie de Louise étaient la moitié de votre triomphe dont vous n'avez pas su profiter... Mais c'est l'a, b, c du métier.

Il y avait dans l'air, dans le ton, dans la voix de la marquise quelque chose de si dominateur, de si convaincu, que Florac resta abasourdi, la regardant avec des yeux grands comme des portes cochères.

— Palsambleu! marquise, s'écria-t-il, vous me subjuguez.

— Eh bien! vous sentez-vous le courage d'affronter le danger? La victoire est encore à vous, si vous le voulez. Sinon, le chevalier soupera chez la comtesse, ce soir, je déchire sa lettre, et je lui interdis l'entrée de mon hôtel. Choisissez, vicomte.

— Vos arrêts sont souverains, marquise.

— Et vous verrez qu'avant une heure Louise sera ici, jalouse, inquiète, pour m'espionner, pour me livrer bataille... Vous ne connaissez pas le cœur des femmes, vous!

En ce moment même, on entendit le bruit d'un carrosse dans la cour de l'hôtel; Florac se précipita

à la croisée, et recula pâle et comme épouvanté.

— Vous poussez la science jusqu'à la magie, marquise!

Un laquais ouvrit la porte du salon et annonça mademoiselle Louise de Mentelles.

Madame de Loclé fit un signe à Florac, qui salua et sortit en levant les bras au ciel. Aucune expression n'aurait pu traduire aussi bien que cette pantomime l'étonnement et l'admiration dont il était saisi.

VIII.

Il n'existait pas, à cette époque, de tête plus gracieuse, plus ravissante que celle de cette jeune fille. Je me sentirais volontiers enclin à tracer ce délicieux portrait; mais j'avoue que je ne m'en sens pas la force, ne pouvant tremper ma plume dans les couleurs où Greuze, plus tard, devait tremper ses pinceaux d'où sortaient des créatures si fines, si éblouissantes, originales. En ce moment, la beauté de mademoiselle de Mentelles était rehaussée par une vive émotion qui la faisait tantôt pâlir et tantôt couvrir son visage d'un incarnat adorable. Tout son corps frissonnait, moitié de colère, moitié de frayeur, de se trouver en face de cette femme dans laquelle elle voyait une rivale. Elle s'était arrêtée au milieu du salon, et comme pour se donner une contenance que sa timidité lui faisait perdre, elle avait appuyé sa main gauche sur le dossier d'un fauteuil, ce qui permettait à son beau bras nu, rond et potelé de se développer dans toute sa splendeur. De la main droite elle froissait un mouchoir bordé de magnifiques dentelles. Madame de Loclé, émue de pitié, s'avança vers elle, et de sa voix la plus caressante :

— Venez donc, chère enfant, lui dit-elle; — et elle la conduisit vers un sofa où elle prit place à ses côtés.

L'inflexion douce et tendre avec laquelle la marquise lui avait adressé la parole raffermi un peu le courage de Louise. Elle fit un suprême effort, et d'une voix tremblante encore mais empreinte d'une grande dignité :

— Madame, dit-elle, j'ai précédé ici ma mère de quelques instants; plus tard elle aura l'honneur de se présenter.

— C'est me traiter en amie véritable que de me confier un pareil trésor à garder.

En prononçant ces paroles sincèrement affectueuses, la marquise avait pris dans les deux siennes les mains de Louise. La jeune fille, qui ne voyait dans cette caresse qu'une perfidie, se retira.

— Nous venons, dit-elle assez froidement, vous faire nos adieux.

— Vos adieux? demanda la marquise avec inquiétude.

— Nous partons demain.

— O ciel ! s'écria madame de Loclé en pâlisant. Et, ajouta-t-elle, est-ce vous ou votre mère qui êtes coupable de cette mauvaise pensée?...

— C'est moi, madame, qui ai voulu ce départ.

En disant cela, la jeune fille passa légèrement son mouchoir sur ses yeux pour y essuyer une larme qu'elle s'était efforcée de contenir. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour la marquise ; et l'exclamation qui lui était échappée me contraignit bien à dire aux lecteurs ce qu'ils avaient deviné peut-être déjà : c'est que toute cette tactique de madame de Loclé, toute cette prétendue guerre contre le chevalier, n'était qu'une feinte pour faire mieux réussir un projet qu'elle avait conçu et qui, dans sa pensée, devait aboutir aux mêmes résultats que ceux que cherchait Rainville. Seulement ils se défiaient l'un de l'autre et se traitaient en ennemis.

— Oh ! pensa-t-elle, il faut changer tout mon plan de bataille. Louise partie, c'en est fait de moi ; je reste livrée au chevalier. Faut-il me confier à cette enfant ? Mais me comprendra-t-elle, me croira-t-elle ? Ce sera tout compromettre, tout risquer. Cependant il importe d'abord de lui rendre son repos, le calme de son cœur, la sérénité de son âme.

Alors elle s'approcha plus tendrement de Louise, et d'une voix plus caressante encore :

— Louise, dit-elle, vous avez un chagrin, confiez-le-moi.

— Un chagrin ? murmura la jeune fille, et d'où savez-vous ?

— Un cœur jeune et naïf comme le vôtre dissimule mal ses émotions. Vos lèvres tremblantes, la pâleur de votre front, vos regards humides, trahissent vos souffrances... Vous pleurez en ce moment... Oh ! ce secret est terrible, n'est-ce pas ?

— Elle me le demande ! se dit Louise en se cachant le visage dans les deux mains.

— L'espoir de voir le chevalier capitaine n'est pas perdu ; vous savez que tous mes efforts — et la marquise appuya sur ces mots — tendent à cela...

— Je sais, interrompit Louise en relevant fièrement la tête, que l'intérêt que vous portez à M. de Rainville est assez grand pour que vous mettiez du prix à achever votre ouvrage ; mais...

— Vous craignez que je ne réussisse pas, voulez-vous dire ?

— Je n'ai point songé à cela, madame. Eh ! que m'importe, à présent, que M. de Rainville soit ou non capitaine !

— Louise, vous doutez de l'affection du chevalier.

— Madame !...

— Vous tremblez... ?

— C'est d'indignation ! fit Louise en se levant enfin.

— On l'a calomnié à vos yeux.

— Accuser n'est point calomnier, madame.

— Si, quand on accuse sans preuves.

— Sans preuves ! répéta la jeune fille en fixant un regard interrogateur sur madame de Loclé. — Sans preuves ! ajouta-t-elle mentalement. Cela est vrai ! et j'ai tort peut-être d'avoir ainsi confiance dans les paroles du vicomte.

La marquise profita habilement de cette hésitation dans laquelle flottait le cœur de Louise.

— Le chevalier vous aime, dit-elle.

Le visage de Louise s'épanouit sous un rayon de bonheur. Un sourire illumina ses lèvres.

— Oh ! vous le croyez, n'est-ce pas, madame ! s'écria-t-elle avec feu, vous en êtes sûre ! Il vous l'a dit... Oh ! merci, merci !

— Oui, il vous aime ! affirma la marquise, qui l'espérait plus encore qu'elle n'en avait la certitude.

— Et le vicomte vous a calomniés tous les deux, n'est-ce pas ?

— Oh ! ce serait dommage ! pensa la marquise, et prenant Louise par la main, elle l'attira de nouveau sur le sofa en lui disant : — Écoutez-moi, chère enfant... Ce que je vais vous dire...

Et elle allait tout lui dévoiler, lorsque le chevalier entra. Les deux femmes se levèrent, comme poussées par un même ressort, et toutes deux restèrent muettes et immobiles, Louise rougissant jusqu'aux yeux, la marquise pâle comme une morte. Rainville, stupéfait de cette rencontre inattendue et visiblement inopportune pour lui, demeura debout à la porte, froid comme une statue, et la tête inclinée devant les deux femmes qu'il n'avait pas oublié de saluer, malgré son saisissement. Peut-être était-ce un moyen de dissimuler son trouble et de se faire une contenance.

Les trois personnages ainsi réunis en présence les uns des autres interprétèrent différemment leur situation respective : la marquise y trouva un contretemps fatal et sérieux ; Louise, avec l'entraînement naïf de son amour, y vit un bonheur inespéré ; le chevalier s'aperçut qu'il était tombé dans un piège où il s'était laissé naïvement jeter par Florac. La position était embarrassante. Mais madame de Loclé était femme de trop d'esprit et avait trop besoin de toute son admirable tactique pour n'être pas la première à rompre le silence. Ses premières paroles, dites avec un imperturbable sang-froid, furent celles-ci :

— Est-ce votre bonne étoile, chevalier, qui vous a conduit ici, ou bien saviez-vous que mademoiselle de Mentelles y fût ?

Puis, passant rapidement à la droite de M. de Rainville, elle lui dit bas à l'oreille :

trava de tout
pas qu'il puisse
Ce double re
jouer d'instan
lément se
il se croyait
de la comédie
d'une autre p
pri de Louise
perle. Son a
efforts invol
ouage qui e
prudence. S
se put emp
trop amide
pour ainsi
sait. Aussi
coupe-t-elle
pan de l'hab
— Ah ! n
avec l'ame de
à y pas ten
— Vous p
elle.
— Ma
le serais-je p
vous s'aperce
— Voyez
chez le min
compter les
— Cet es
rend le plus
ai-je à vous
travers tout
nous...
Ce fut en
des commes
l'objet de
l'œuvre de ce
troupe-t-il ?
— Qu'im
jeune fille ;
plus, parce q
— Ah ! ve
rions-je jama
— Oui, m
avec une gr
— En don
Et dans son
pours avec tr
Louise. Il d
l'apercevant
vers elle, et
— D'esse
jeune fille

— Soyez prudent devant cette enfant, monsieur, de grâce !

Le chevalier se trouva de cette manière placé entre les deux femmes. Il envisagea d'un rapide coup d'œil combien était difficile et périlleuse sa position ; et il s'en rapporta moins à la grâce de Dieu qu'aux ressources de sa propre intelligence. Il comprit qu'il fallait payer d'audace et d'habileté, sans quoi tout était perdu. Il se pencha alors vers Louise :

— Mon cœur, mademoiselle, me disait que vous étiez ici.

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent d'émotion et de conviction, que la jeune fille en rougit d'aise, et qu'elle pensa que l'on ne pouvait tromper avec une pareille voix.

Le chevalier se retourna alors du côté de la marquise, et lui glissa à l'oreille ces mots :

— Je vous proteste, madame, que je croyais ne trouver que vous ici ; un hasard que je maudis bien en a décidé autrement.

— Mais vous n'y croyez point, au hasard.

— Quand il est si maladroît que de se servir de l'enveloppe de cet imbécile de Florac, il faut bien que j'y croie, car c'est Florac qui m'a tendu ce piège.

— Diable ! pensa la marquise, le vicomte ferait-il de trop rapides progrès ?

Louise, qui avait suivi du regard cette conversation à voix basse, se rapprocha du chevalier, qui s'empessa d'accourir au-devant d'elle.

— Oh ! j'éprouve de cette rencontre, dit la jeune fille, une joie que vous ne sauriez concevoir.

— Et pourquoi cette émotion ? fit Rainville.

— Vous me le demandez, méchant !

— Allons ! le vicomte ne m'a pas encore supplanté, pensa le chevalier.

— Puis il ajouta à haute voix en s'adressant à la marquise et à Louise.

— Ma foi, je n'ai pas eu la patience d'attendre la fin de la revue pour m'enfuir, et...

— C'est fort mal, cela, fit madame de Loclé en l'interrompant.

— Vous ne voulez donc pas être capitaine ! soupira Louise.

— Avez-vous le courage de me gronder, répondit le chevalier en s'adressant à Louise, quand c'était pour vous voir plus tôt ?

— Au fait ! murmura la jeune fille, il a raison.

— Pouvez-vous me blâmer, continua-t-il en se penchant vers madame de Loclé, quand j'étais poussé par l'espoir de vous rencontrer seule ici ?... Et l'on eût dit que votre mari s'en doutait, car il ne me quittait pas des yeux. Il se montre vis-à-vis de moi d'une jalousie qui me rend bien fier !... Notre en-

trevue de tout à l'heure l'a exaspéré, et je ne crois pas qu'il puisse digérer le souper...

Ce double rôle que de Rainville avait entrepris de jouer n'était pas sans péril. Il se tenait continuellement sur ses gardes. Même en présence de Louise, il se croyait obligé à ne pas se départir d'une ligne de la conduite qu'il devait tenir avec la marquise ; et, d'une autre part, il comprenait bien que si dans l'esprit de Louise naissait le moindre soupçon, il serait perdu. Son anxiété était donc grande, et il faisait des efforts inouïs d'habileté pour conjurer le double orage qui eût éclaté s'il avait failli à son audacieuse prudence. Si grandes que fussent ses précautions, il ne put empêcher que Louise ne s'inquiât de le voir trop assidu auprès de la marquise, et ne comptât pour ainsi dire le nombre des paroles qu'il lui adressait. Aussi se rapprocha-t-elle du chevalier, et coupa-t-elle court à sa phrase en le tirant par le pan de l'habit.

— Ah ! si quand je cause un peu trop longtemps avec l'une des deux, l'autre vient m'espionner, c'est à n'y pas tenir ! murmura-t-il.

— Vous paraissez troublé, fit observer la jeune fille.

— Moi !... non... ou plutôt oui ! Et comment ne le serais-je pas en songeant à tous les obstacles qui nous séparent ?

— Voyons, prenez courage : ma mère est allée chez le ministre de la guerre, et elle m'a annoncé compter beaucoup sur cette dernière tentative.

— Cet espoir que vous conservez, Louise, me rend le plus fortuné des hommes ; et que de grâces ai-je à vous rendre pour ne point m'avoir oublié à travers tous les obstacles qui conspirent contre nous...

Ce fut au tour de la marquise cette fois à faire des commentaires sur l'assiduité dont Louise était l'objet de la part du chevalier ; et elle ne put se défendre de cette réflexion : — Laquelle de nous deux trompe-t-il ?

— Qu'importent les obstacles ! avait continué la jeune fille ; j'ai du courage, moi, je résiste et j'espère, parce que je vous aime !

— Ah ! vous me rendez fou de bonheur ! et saurais-je jamais me rendre digne de tant d'affection ?

— Oui, si vous m'aimez toujours, répondit-elle avec une grâce charmante.

— En doutez-vous ? s'écria le chevalier.

Et dans son enthousiasme il s'oublia si bien qu'il porta avec transport à ses lèvres les deux mains de Louise. Il éprouva un mouvement de terreur en s'apercevant que la marquise avait tout vu. Il revint vers elle, et d'un ton assez dégagé :

— J'essayais, dit-il, de faire comprendre à cette jeune fille l'impossibilité que nous soyons jamais

— Là, madame, dit-il à la marquise, vous trouverez une lettre....

Le marquis avait vu le geste; et au moment où sa femme, en manière de provocation, faisait un pas vers la table, il s'avança vivement et se plaça devant elle.

Cette partie de la comédie avait été bien exécutée pour les trois personnages; chacun était sûr d'avoir atteint le but qu'il voulait. Le chevalier s'approcha alors de Louise pour lui adresser la parole; ce que voyant, Florac passa du côté de la marquise, et lui souffla ces mots :

— Vous allez être contente de moi, j'espère! Votre mari sait tout, il va trouver l'épître amoureuse du chevalier; et j'ai tout dit également à mademoiselle de Mentelles.

— Malheureux! qu'avez-vous fait? s'écria la marquise en pâlisant; et elle voulut s'emparer de la lettre, cette fois dans l'intérêt de Louise. Elle fit donc un nouveau pas vers la table, mais M. de Loclé l'avait prévenue en lui disant :

— Pardon, madame, je voudrais rester seul un instant, faites-moi le plaisir d'emmener mademoiselle de Mentelles.

Louise, qui avait suivi tous ces mouvements, toute cette inquiétude, toute cette agitation qui se faisaient à dix pas d'elle, s'élança alors vers la table en s'écriant : — C'est là qu'est cette lettre! Et avant que personne ait eu le temps de l'arrêter, elle avait fouillé dans la corbeille, et en avait arraché le billet. Elle l'ouvrit, le lut rapidement, et le tendant au marquis :

— Tenez, monsieur, dit-elle d'une voix entrecoupée par les sanglots, voilà la preuve qu'on nous trompe tous les deux.

Et en achevant ces mots elle tomba sans connaissance entre les bras de la marquise et de Florac, qui l'emmenèrent hors de l'appartement. Le chevalier allait s'élançer à leur suite, M. de Loclé le retint par le bras.

— Cette lettre est signée de vous, monsieur, vous le reconnaissez?

— Parfaitement, monsieur, et je sais faire honneur à ma signature.

— Vous m'avez joué tour sur tour, je n'ai rien dit; je n'avais pas le droit de me plaindre; mais cette fois....

— Eh bien, cette fois? demanda le chevalier.

— Je vous dirai qu'il y a, aux alentours de Paris, des endroits écartés où deux gentilshommes peuvent se rencontrer face à face, et croiser l'épée.

— Je vous comprends.

— A la porte de Vincennes donc, si le lieu vous convient.

— Autant là qu'ailleurs.

— C'est un duel à mort!

— C'est ainsi que je l'entends.

— Je vous attends donc!

— Vous ne m'attendrez pas longtemps, car je vous suis.

Le marquis sortit en fureur. Le chevalier fit quelques pas derrière lui, puis s'arrêta soudain; et tournant sur ses talons, il rentra dans l'appartement. Il essaya alors de pénétrer dans la pièce où s'était retirée Louise; la porte était close au verrou. Il frappa, on ne répondit point. Il s'assit très pensif dans un fauteuil.

— Voilà, dit-il, qui sort complètement de notre programme. Louise découvrant la lettre, le marquis prenant la chose sur un ton que je ne prévoyais pas. Diable! cela devient sérieux! Et cette jalousie, sur laquelle je basais mes espérances, les renverse toutes. La marquise aurait-elle été plus adroite que moi? Je saurai bien me justifier aux yeux de Louise; madame de Mentelles a entre les mains ce qu'il faut pour cela. Si mon entreprise échoue aujourd'hui, ce sera partie remise. Mais ce duel! ce duel? parbleu! je ne l'accepte pas. C'est dit! Maintenant reste à savoir comment Louise a découvert cette lettre? Peut-être la marquise l'avait-elle trouvée déjà, et montrée à Florac. Parbleu! cela devait entrer dans son plan de conduite! Ah! monsieur le vicomte, je me vengerai sur vous....

En ce moment, Fleury entra en grommelant :

— Cette fois, vous ne nierez pas, dit-il, que j'aie raison de vous gronder.

— Laisse-moi en repos, je ne suis pas d'humeur à rien entendre.

— Je le conçois; mais c'est la fin de tout, et vous n'avez plus qu'à faire une croix sur la muraille.

— Que veux-tu dire?

— Votre mariage....

— Eh bien!

— Rompu, cassé, perdu, anéanti.

— Pas encore.

— Je sais que vous avez dans l'esprit bien des ressources; mais je doute que vous vous en tiriez. Ah! monsieur le chevalier, quel ange vous perdez là!

— Sois tranquille, on lui coupera les ailes, à cet ange-là, et il ne s'envolera pas....

— M'est avis au contraire qu'il s'est envolé déjà, car mademoiselle Louise fait le diable ici à côté; quel désespoir!...

— Vraiment, Fleury?

— Mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Comment, ce que cela peut me faire? mais je l'aime!

— Bah! et l'autre?

— T'ai-je dit que je l'aimais?

— Parbleu! ce n'était pas visible, peut-être?

— Tu ne vois les choses qu'à moitié, toi ! Ce que je voulais, c'était d'exciter la jalousie du colonel et compromettre sa femme à ses yeux juste assez pour que, afin d'échapper au malheur dont il se serait cru menacé, il fût obligé de se débarrasser de moi en me faisant nommer capitaine et en me permettant d'épouser mademoiselle de Mentelles. Car l'aventure du carrosse, c'est moi qui en suis l'auteur ; le mousquetaire gris qui a insulté la marquise était un de mes amis posté par moi dans la rue. Mais ce diable de marquis a sottement pris la chose ; sa jalousie a tourné en fureur.

— Et moi qui ai achevé la désolation de mademoiselle Louise en lui disant qu'elle ferait bien de vous oublier, parce que vous n'aviez jamais songé à elle....

— Misérable !

— Et elle le croit.

— Tu mériterais la corde et le bâton !

— Et comment diable aussi, moi qui vous connais si bien, aurais-je pu me figurer que vous vous contentiez des apparences !...

— Alors, chevalier, dit une voix bien douce, vous n'irez pas à Vincennes ?

Xavier EYMA.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

J'ai laissé mon dernier bulletin sur la représentation du *Gentilhomme de la montagne*, et la réouverture du théâtre de la Porte-Saint-Martin. La salle n'est plus une immense boîte à chaleur étouffante, et la pièce a réussi ; le parterre a été transformé en un parterre de fleurs, et le drame est de M. Alexandre Dumas ; l'orchestre est un gazon fin et moussu, et M. Lockroy, qui est le collaborateur de M. Dumas, ne s'est pas fait nommer ; au milieu, il y a un jet d'eau rafraîchissant, et c'est un drame où l'on pleure et s'attendrit ; des premières galeries tombe une cascade, quelque chose comme la chute du Niagara en miniature, et le *Gentilhomme de la montagne* descend en droite ligne d'*Hernani* ; autour de ce parterre de fleurs, de ce jet d'eau, de ce fin gazon, il y a des chaises de campagne, en fer avec des coussins de cuir rembourrés, et les décors de la scène sont très beaux : des montagnes abruptes et des salons ruisselants d'or et de peintures de maîtres. Le jardin est réussi au mieux, et le drame a été fort applaudi. Que veut-on de plus ? Un double succès, en une même soirée, pour l'habile direc-

teur de la Porte-Saint-Martin. Seulement, il est à craindre que le jardin soit trop petit, et que les loges dépourvues de jets d'eau, de fontaines jaillissantes et de plantations soient désertées. Avec un grand succès, la pièce du *Gentilhomme de la montagne* sera un succès de jardin, ce n'est pas un mince éloge que je prétends en faire, en disant cela ; mais je crains que M. Fournier n'ait tendu un piège terrible et joué un bien mauvais tour à ses collègues qui tôt ou tard seront obligés de suivre son exemple, que dis-je ? de renchérir sur lui. L'an prochain on désertera le lac et les rivières du bois de Boulogne pour se réfugier dans les salles de spectacle, pendant la saison d'été.

Le théâtre des Variétés, qui n'en est pas encore aux jardins et aux jets d'eau, s'en tient aux enfers, où il fait bien chaud, comparativement à la Porte-Saint-Martin, et aux jets d'esprit plus ou moins continu. La *Fille du Diable*, tel est le titre du jardin... pardon, de la pièce d'été que les Variétés servent à leur public ; les jardiniers nommés et applaudis sont MM. Clairville, Siraudin et Lambert Thiboust. Aux Variétés la féerie n'est pas dans la salle, elle est sur la scène même. A certains moments, cela vaut peut-être mieux.

L'Ambigu-Comique a repris le *Juif Errant*, une pièce qui, dans son genre comme la *Closerie des Genets* dans le sien, a toujours fait de l'argent et aura, vraisemblablement, une nouvelle série de belles et fructueuses représentations.

Après quoi je n'ai plus que des nouvelles à enregistrer, car le Gymnase, le Vaudeville, le Palais-Royal, la Gaité vivent sur leurs récents succès, et les clôtures pour fin d'année théâtrale se sont multipliées.

A l'Opéra, prochaine reprise de *Sémiramis*, et représentations de passage données par M. Wicart, le ténor en vogue du théâtre de la Monnaie, de Bruxelles. M. Wicart, que son engagement avec la capitale de la Belgique empêche de nous rester, jouera et chantera, assure-t-on, les *Huguenots*, la *Juive* et *Guillaume Tell*. Une grande et belle cantatrice, madame Tedesco, dont les succès ne s'oublient pas, est engagée à l'Opéra où son absence se faisait sentir ; elle commencera le 4^e septembre à répéter *Tannhauser*.

La première nouveauté qui sera donnée au Théâtre-Français, est un drame en quatre actes de M. Charles Edmond, l'*Africain* (ne pas confondre avec l'*Africain* de Meyerbeer). Geffroy jouera le principal rôle dans la pièce de l'auteur de la *Florentine*.

Le Théâtre-Lyrique vient d'engager, assure-t-on, madame Wekerlin-Damoreau, un double nom qui oblige. On sait que madame Wekerlin-Damoreau est la fille de madame Damoreau et la femme de M. Wekerlin, l'aimable compositeur.

Est-ce tout ? Je le crains.

Pierre OBEY.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant,

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, 2, RUE MIGNON.